

Daniel Vaxelaire

EN HAUT, LA LIBERTÉ



jeunesse

Flammarion

à partir de la publication

Daniel Vaxelaire

EN HAUT, LA LIBERTÉ

Petit-Jacques vit au Domaine, soumis comme tous les siens aux rudes lois de Sansquartier, le maître. Comprenant que son frère et sa fiancée vont s'enfuir, il décide de les suivre. Tous trois deviennent des Noirs « marrons », comme on appelle à La Réunion les esclaves fugitifs. Mais, dans la forêt, traqués par les chasseurs, parviendront-ils à survivre et gagner la liberté ?

« La mort est à nos trousses, elle nous attend devant, et pourtant je ressens un mélange d'exaltation et de paix : nous voici à nouveau tous les trois, seuls contre le monde entier, mais en chemin, vivants et libres. »

Flammarion jeunesse

DÈS 12 ANS

ILLUSTRATION : Marcelino TRUONG

EN HAUT, LA LIBERTÉ

© Castor Poche Flammarion, 1999
© Flammarion pour la présente édition, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-0284-6

Extrait de la publication

DANIEL VAXELAIRE

EN HAUT, LA LIBERTÉ

Flammarion Jeunesse

Extrait de la publication

*Aux enfants libres d'aujourd'hui,
à tous ceux qui ne le sont pas encore...
« La liberté ne s'octroie pas,
elle se conquiert ! »*

*(M. Paul Salez,
conférence à l'occasion du 150^e anniversaire
de l'abolition de l'esclavage,
Saint-Denis de la Réunion, 1998).*

LE DOMAINE

On m'appelle Petit-Jacques et je ne suis pas amoureux.

Mais mon grand frère Jolicœur est fou d'amour, aveuglé d'amour, et c'est pour cela que nous allons sans doute mourir, lui et moi. Et elle, la jolie Niama.

Ils ne savent pas que je vais les suivre. Jolicœur serait furieux, s'il l'apprenait. Il me dirait encore :

— Petit-Jacques, tu n'es qu'un bébé ! Laisse donc les hommes agir !

Je ne suis plus un bébé depuis longtemps. La preuve : quand il y a des balles de café à porter, Sansquartier me met au travail comme n'importe qui. Il sait bien, lui, que mes jambes et mes reins sont solides. J'aimerais qu'il le sache moins : certains soirs, mon dos me fait si mal que je ne peux pas m'allonger sur ma natte, dans la petite case où

nous logeons, et que je dois essayer de me reposer plié en deux comme un vieux Noir...

Mais je ne me plains pas. J'ai appris cela de ma mère, très tôt : quoi qu'il arrive, ne pas se plaindre. C'est s'abaisser pour rien.

Ma mère... Je crois qu'elle devine les projets de mon frère : elle est un peu plus voûtée depuis quelques jours.

Jolicœur ne dit rien. Il n'a jamais été très caussant.

Mais les regards parlent aussi bien que les lèvres.

Il arrive même que les regards hurlent. Celui de Jolicœur clame :

— J'aime Niama et elle sera mienne, même si je dois tuer pour cela ! Même si je dois mourir !

Les Blancs ne savent pas lire ce genre de regard. D'abord ils ne savent pas que Niama s'appelle Niama : ils l'ont baptisée Marianne. Ils ne savent pas non plus que depuis quelque temps, Jolicœur, le gentil et souriant Jolicœur, se fait appeler Cotte, un vieux nom de guerrier. Et que moi je rêve de devenir un jour Maavel, l'invincible !

Ils sont puissants mais naïfs, les Blancs. Ils nous ont tout volé, même nos noms. Leur prêtre est venu nous « bénir », quand ils ont décidé que Niama était Marianne, que Cotte était Jolicœur. Ils ont sans doute cru mieux nous posséder en nous baptisant à leur manière. Ils ne savent pas que nous avons

conservé nos noms secrets, que chacun a le sien dans le camp, même si beaucoup n'osent même pas y penser, tant ils ont peur. Ils ne savent pas, les Blancs, qu'on peut tout acheter, sauf une âme.

Nos âmes, ils peuvent les courber. Ils possèdent tout ce qu'il faut pour cela : la force, le fouet, les chiens... Ils ont aussi les clés du magasin à nourriture, donc celles de nos ventres. Et chacun sait que la soumission de l'esprit commence souvent par la servitude du ventre.

Certains d'entre nous se laissent prendre au piège, ils disent qu'on n'est pas si mal traité au Domaine, que chez des maîtres voisins, les commandeurs ont la main plus lourde que Sansquartier, ils se racontent les histoires affreuses d'esclaves brûlés au fer rouge, ou battus à mort, ailleurs, loin, sur des propriétés encore plus cruelles que celle-ci, ils se montrent la pièce de coton indien bleu que Grand-Monsieur distribue à chaque Noël et bêlent :

— Monsieur Pierre, c'est tout de même un bon maître !

Mon frère Cotte, lui, dit qu'il n'y a pas de bon maître, que le maître ne fait semblant d'être bon que quand on fait très exactement ce qu'il veut.

— Sois bœuf, dit-il, et le maître sera content. Mais sommes-nous des bœufs ?

Pas lui, en tout cas, et pas moi. Et sans doute pas Niama, s'il faut en croire ce que dit Cotte.

Nous ne la voyons guère. Elle travaille à la grande maison, où elle repasse et blanchit les linges de Madame : trop fine, trop belle pour s'user les reins aux champs...

Mais la beauté est un piège, quand on vit trop près des Blancs. Monsieur Jean-Louis, le fils du maître, ce corrompu, ce mal vivant, dont toutes les mauvaises pensées ressortent en boutons purulents, cette espèce de rat livide aux cheveux trop pâles, aux bras mous qui n'ont jamais porté d'outil, a englué son regard aux hanches de la jolie Niama.

Il faut que nous partions avant que l'horreur soit. Et très vite : le danger menace.

Cotte a fait ses préparatifs. Il ne sait pas que moi, encore plus secrètement que lui, je me prépare aussi. C'est une affaire de quelques jours : Cotte, Niama et moi...

S'il pouvait pleuvoir !

* * *

Notre mère va pleurer, c'est sûr. Elle a un nom donné par les Blancs et un nom à nous, son nom secret, mais tout le monde l'a surnommée « la Fourmi » depuis très longtemps. Elle ramasse tout ce qu'elle trouve, rapporte dans notre case de menus objets, des légumes à moitié pourris, dont nous mangeons les parties bonnes, des bouts de

bois qui lui semblent pouvoir être utiles à quelque chose, des clous tordus. Elle accumule...

Qu'on ne se méprenne pas : elle ne vole rien. Le vol est terriblement puni, et puis ce n'est pas dans sa mentalité. Elle trie soigneusement ses trouvailles : ici ce qui est au maître, là ce qu'elle estime sans valeur. Par exemple, si elle déterre dans un coin de champ un fer d'outil qui peut encore servir, même s'il est très rouillé, elle va servilement le porter à Sansquartier. Mais un manche de piochon pourri et cassé en deux, inutilisable pour les maîtres et même pour nous, sauf pour faire du feu, aboutira inévitablement dans notre case. Elle le garde, « au cas où »...

C'est une vieille habitude, héritée de son enfance.

— Dans mon village, dit-elle, on ne jetait rien. Parce qu'il pouvait y avoir demain une grande pluie qui rendait le bois humide et rare, ou une sécheresse, qui faisait fuir le gibier et périr les zébus. Et alors, on était content d'avoir ramassé les vieux bouts de branches, les calebasses cassées, les tessons de poterie, les lanières de cuir et toutes ces choses dont vous dites qu'elles ne servent à rien...

L'ennui est qu'ici, ce n'est pas son village, et qu'il y a Sansquartier. Elle a beau lui donner scrupuleusement tout ce qui semble avoir de la valeur, et même ce qui n'en a pas, il ne se passe pas de semaine sans qu'il débarque chez nous, poussant la porte d'un coup de pied en hurlant :

— Alors, la Fourmi, montre-moi ce que tu as ramassé !

Et ma mère, courbant l'échine, étale devant lui ses débris. Il fouine, prend une bricole, exprès, et beugle :

— Tu essaies de voler not' bon maît', la Fourmi ? Tu sais ce qu'on fait aux voleurs ?

En disant cela, il caresse le manche de son *chabouk*¹, le grand fouet à la longue mèche de choca. Ma mère tremble et ne dit rien. Elle le laisse débiter ses insultes, dos voûté, regard à terre. J'ai longtemps cru qu'elle avait peur. Mais dès que Sansquartier s'en va, elle se redresse si vite, et avec une telle flamme dans le regard que je sais maintenant qu'elle joue la comédie, comme nous tous. Elle sait, depuis plus longtemps que nous, que les maîtres et leurs chiens à deux pattes, les commandeurs, aiment les sourires serviles et les nuques basses.

Il y a un secret dans sa vie, je ne sais pas lequel. Même Cotte ne le sait pas. Même pas notre sœur Mascarine, l'aînée, qui chuchote si longtemps, le soir, avec notre mère, et qui parfois pleure avec elle. Peut-être que ça a quelque chose à voir avec le fait que nous ne soyons pas tous de la même

1. Nom d'origine indienne désignant un grand fouet à mèche en fils de choca tressés. Le choca est un agave, plante à longues feuilles dures, dont on tire une fibre qui peut être utilisée pour faire de la ficelle.

couleur, que Mascarine soit plus claire que Cotte et moi, que des imbéciles, quand ils me voient traîner des pieds pour aller aux champs, me crient :

— Tiens, voilà le fils de l'Endormi qui s'en va au travail !

Et lorsque je reviens, d'un pas plus joyeux, ils ricanent :

— Tiens, voilà le fils de l'Éveillé qui s'en revient !

Ni l'Éveillé, ni l'Endormi ne sont des hommes très beaux, mais ils ne sont pas méchants. Si cela doit être, je préfère les avoir pour pères plutôt que Brisefer, qui est une brute, ou l'Artichaut, qui est un parfait abruti. Tout de même, j'aimerais savoir lequel des deux, et pourquoi Mascarine a cette peau couleur café au lait...

On ne me dit pas tout, puisqu'il paraît que je suis trop petit, mais il n'est pas besoin d'être allé à l'école, comme le rat blanc, pour se rendre compte qu'il y a beaucoup trop d'hommes pour trop peu de femmes, dans notre camp de paillotes. Il suffit de compter sur ses doigts...

— C'est parce qu'ils font surtout venir des muscles ! m'a expliqué Cotte. Ils veulent des bras solides pour cultiver leurs champs !

Tant pis si trois hommes sur quatre restent seuls, sans espoir d'avoir une compagne. De toute façon, une compagne, même quand on a la chance d'en séduire une, cela ne pèse pas grand-chose aux yeux

des maîtres : une lubie, un caprice, l'ombre d'une désobéissance et ils vendent l'homme ou la femme à un voisin, le couple est séparé et ne se reverra jamais.

Ils ont tous les droits et nous ne sommes que des bêtes de trait. Ils ont même le droit, quand une fille de chez nous s'avère plus jolie que les autres, d'user d'elle comme ils le veulent. C'est étrange, tout de même : ils disent de nous que nous sommes laids comme des singes, mais quand ils ont affaire à nos femmes, ils s'échauffent et roulent leurs yeux bleus dans leurs faces de craie. Je le demande : qui sont les animaux ?

Les vieux disent que c'était mieux avant, surtout avant que Monsieur Pierre, Grand-Monsieur, se marie. Il paraît que, jeune homme, il était plutôt bon. Bien sûr, il fricotait un peu avec les femmes esclaves qui le servaient à la maison mais à part cela, pas un geste brutal, pas un mot méchant.

Les vieux disent qu'il ne possédait qu'une dizaine de Noirs à cette époque, presque tous de Madagascar. La maison ne comptait que quatre pièces sous son petit toit de bardeaux¹, la surface cultivée ne dépass-

1. Les bardeaux sont de petites tuiles de bois dur, taillées à la hache, qu'on cloue sur un treillis de planches. Ils peuvent indifféremment couvrir des toitures ou des façades. On les applique en couches partiellement superposées, chaque bardeau recouvrant les deux tiers du bardeau de la rangée du dessous. Ce type de couverture a l'avantage de résister aux plus forts cyclones. Beaucoup de vieilles maisons créoles de la Réunion ou de l'île Maurice sont encore couvertes de bardeaux.

sait pas cent arpents. C'était bien suffisant pour produire les vivres dont le Domaine avait besoin, plus un petit excédent que Grand-Monsieur vendait aux navires de passage, et quelques balles de café, qui partaient au prix fort et permettaient d'acheter des outils, de la farine, des cordages et toutes ces choses que la colonie ne produit pas.

Mais deux fléaux sont tombés sur le Domaine presque en même temps : la folie du café et l'arrivée de Madame Berthe, qui se mélangent dans la mémoire des anciens, comme deux épidémies inextricablement liées.

La folie du café est venue de France : il fallait produire, plus, beaucoup plus, le roi l'exigeait ! C'est à ce moment-là qu'ils ont commencé à faire venir tant d'esclaves, que leurs bateaux ont écumé la côte d'Afrique et celle de Madagascar, que leurs ignobles fournisseurs ont razzé les villages comme ils ne l'avaient jamais fait. En quelques années, les dix esclaves de Grand-Monsieur étaient trente, cinquante, les arpents cultivés se multipliaient par dix, couverts à l'infini de ces arbustes que je hais tant, avec leurs baies rouges, dont on ne peut rien faire, sinon les préparer pour les Blancs.

Ceux qui travaillent au potager ou au verger ont plus de chance : il y a toujours un fruit un peu gâté, un vieux légume, les feuilles abandonnées des choux pour leur remplir le ventre. Mais les hommes

des champs, les besogneux ordinaires, n'ont rien : neuf mois l'an, nous amendons le sol, y répandons des engrais, réparons les petites canalisations qui apportent l'eau depuis la rivière ; et le reste du temps, nous récoltons les baies rouges ; une par une, quand elles sont bien mûres, nous les mettons à sécher au soleil, nous les ouvrons pour en sortir les grains, deux grains par baie, nous laissons les grains sécher encore, nous les mettons en grands sacs, immensément lourds, nous les portons de l'esplanade au hangar, du hangar aux charrettes, le tout sous un soleil de feu.

Et rien à tirer de cette maudite plante ! On dit que les Blancs en sont fous. Je me demande pourquoi. Parfois, je suce une graine, pour couper ma soif. C'est ni plus ni moins qu'un caillou, qui devient peu à peu gluant sous ma langue. Ma mère dit qu'ils font griller ce café, qu'ils en tirent une boisson noire et forte, qui leur porte sur les nerfs. Si c'est vrai, j'aimerais que Monsieur Jean-Louis ne boive pas tant de café : il a un regard qui fait peur...

Madame Berthe est arrivée dans le sillage du café : soudain Monsieur Pierre, malgré ses quarante ans passés et son air un peu benêt, devenait un parti enviable. Son père, ou le père de son père, je ne sais, s'était vu attribuer une concession gigantesque, dont personne n'avait tiré fortune avant le café. Maintenant, le vent tournait, les terres infi-

Le Seigneur sans visage

Viviane Moore



Tir à l'arc et duel au corps à corps sont au nombre des épreuves qui attendent le jeune Michel au château de la Roche-Guyon. Mais son apprentissage de chevalier est interrompu par une série de meurtres. Guillaume, le maître des lieux, reste reclus dans son donjon alors que son épouse, la belle Morgane, semble en danger... Prêt à tout pour la protéger, Michel percera-t-il enfin le secret du Seigneur sans visage ?

« Le silence retomba. J'étais sûr qu'Hervé venait aux nouvelles, curieux comme les autres, comme moi aussi, de tout savoir sur la mort du maître d'œuvre. »

Flammarion jeunesse

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : février 2012
N° édition : LO1EJEN000831.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication